

Jean Starobinski : « La Mélancolie au miroir »

• **Hélène Petitpierre** •

Jean Starobinski, un de nos plus éminents critiques contemporains, a consacré au cours de l'hiver 1987-1988, au Collège de France, huit leçons à l'histoire de la mélancolie et de la poétique.

Le livre *La Mélancolie au miroir*, issu de ces conférences, paru chez Julliard en 1989, est aujourd'hui épuisé.

Les « Trois lectures de Baudelaire » (sous-titre) seront l'approche de trois moments de la mélancolie qui habite les poèmes de Baudelaire.

Le thème mélancolie et poétique, Starobinski l'aborde ainsi : « Comment parle le mélancolique ? Comment les poètes le font-ils parler... comment parle-t-on au mélancolique, c'est-à-dire quelles consolations et quelles musiques lui adresse-t-on ? »

Ce n'est ni une position clinique quant à la mélancolie, ni même vraiment une esthétique de la mélancolie, mais une tentative de cerner les liens, les appels, les échos que développe, instaure, découvre Baudelaire entre mélancolie, réflexion et miroirs. Quelle vision plus moderne, plus spiritualisée en est donnée à la mélancolie. Mais aussi par quels chemins, par quels miroirs, la poésie peut-elle conduire vers un apaisement, vers une consolation ?

Starobinski ne cherche certes pas à faire de Baudelaire un mélancolique, mais il pense que le poète, grâce à ce qu'il appelait lui-même « son hystérie », savait parfaitement « mimer » la mélancolie dont il connaissait les mécanismes profonds, puisqu'elle fut de toute façon sa compagne intime.

En Occident, l'idée que les poètes se font de leur condition est liée étroitement à la mélancolie, Baudelaire y souscrit tout à fait (Spleen et idéal – l'Albatros). Mais ce que Starobinski relève est le fait que sans détour, dans ses écrits en prose (Fusées – Mon cœur mis à nu – Journaux intimes), Baudelaire parle de la, de sa, mélancolie. Beauté nécessairement liée au malheur, beauté seul objet de l'attention de Baudelaire. « Amertume refluant comme venant de privation ou de désespérance. Besoins spirituels, ambitions ténébreusement refoulées. »

Mais dans ses poèmes, dans cette transposition qu'est la poésie, Baudelaire dit la mélancolie sans en prononcer le nom (à quelques exceptions près), usant de déplacements (spleen – dandy), de périphrases, d'allégories (ironie, douleur...) qui vont en quelque sorte constituer un blason de la mélancolie, ce qui conduira Starobinski à se poser cette question :

« Il est difficile de décider si l'allégorie est le corps ou l'ombre de la mélancolie baudelairienne. »

Ce qui n'est pas sans faire écho à la phrase de Freud concernant la mélancolie :

« L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi, qui put alors être jugé comme une instance particulière, comme un objet, l'objet abandonné. »

Les « Trois lectures de Baudelaire » vont suivre les mouvements de l'allégorie « ombre ou corps de la mélancolie baudelairienne ».

Donc la mélancolie au miroir en trois lectures, la première qui s'appuie sur l'étude de « L'Heautontimoroumènos » et de « L'irréparable » s'attache aux miroirs intérieurs, au « *sujet poétique* » (les miroirs extérieurs, la mer ou le ciel, enferment le poète entre le gouffre amer de la mer, miroir de son esprit où il ne cesse de plonger et le vide d'un ciel ironique), miroirs intérieurs que Starobinski dira pervers et qui apparaissent sous forme de miroirs nommés, ou dans la structure interne (en miroir) des poèmes.

Et au centre, au cœur de la mélancolie et de sa désespérance, au lieu de l'*acedia* ou de l'humeur noire, ils placeront le tourment sans fin d'un sadisme se retournant en masochisme ; d'une haine dont la violence est glaçante. Sadisme se retournant en masochisme grâce à l'intervention de l'ironie. Réflexion sur la réflexion, miroir des miroirs et allégorie de la mélancolie. « Ne suis-je pas un faux accord dans la divine symphonie ? » Ironie insatiable, et qui enferme le « sujet poétique » dans un cercle absolument dépeuplé. Et ce tourment qu'inflige l'Ironie en sa bestiale voracité se fige et tandis que la mégère se regarde, le poète devient alors lui-même le miroir ; « Je suis le sinistre miroir où la mégère se regarde. » Ce qui signe l'absolue dépossession de lui-même à jamais figé, fixé comme par un regard de Méduse. Pour Starobinski, l'Ironie, cette mégère, deviendrait le seul alter ego possible du poète, et son hypothèse serait le retour vengeur de cette figure féminine, objet du sadisme du poète. L'irréparable viendra renforcer ce dépeuplement, cette presque déshumanisation. Face à l'hostilité acharnée qui ne cesse d'accabler, de faire sombrer, « Idée », « Forme », « Être », « Ange », « malheureux damné », formule d'une catastrophe assurée sans remède mais non explicitée ne peut que répondre en miroir qu'un tête-à-

tête torturant où le cœur se disloque, pour se constituer autre, un autre. C'est le sujet lui-même qui devient autre pour lui-même dans un étrange vide.

La deuxième lecture, Starobinski la consacre au « Cygne », poème dédié à Victor Hugo, alors exilé. Mais auparavant Starobinski rappelle la définition du mélancolique donnée par Aristote et par Ficin. Le mélancolique est celui qui peut passer de l'exaltation d'un esprit à l'intuition éclatante, pour s'abattre dans l'immobile hébétude du désespoir.

Starobinski résumera cela dans une remarquable formule : « L'œil du mélancolique fixe l'insubstantiel et le périssable, sa propre image. »

Mais Baudelaire en son approche de la figure penchée (figure obligée de l'icographie mélancolique, mais penchée sur quoi ? Le vide ? L'exil ? La mort ?) se fera novateur, aura une approche plus moderne de la mélancolie. La figure penchée de ce poème est Andromaque penchée sur le « Simois menteur » « pauvre et triste miroir » du grand Fleuve de Troie. Patrie perdue, mort du « grand époux » Hector. Cette figure et la pensée qu'elle entraîne « Andromaque, je pense à vous... » va mobiliser la mémoire de Baudelaire et lui permettre de s'approcher et de la privation et de sa désespérance (celle d'Andromaque, la sienne, celle du cygne), ce qui en miroir le ramènera à l'immobilité de sa mélancolie que symbolisent « Les chers souvenirs plus lourds que des rocs ».

Cependant que l'approche plus cruelle de ces pertes met en lumière l'inadéquation du monde intérieur au monde extérieur, Baudelaire peut en percevoir la jouissance (Andromaque).

« Auprès d'un tombeau vide en extase courbée. » Et d'allégorie en allégorie se construit, même défait, ce nouveau Paris haï, et s'ouvre ce somptueux cortège de tous les exilés qui « têtent la douleur comme une bonne louve », et à qui Baudelaire s'adresse ; et se défont et la pétrification, et le dépeuplement.

Quant aux « derniers miroirs » ainsi que le nomme Starobinski (Je n'ai pas oublié. Sois sage ô ma douleur. La Lune offensée). Ce sont véritablement les poèmes d'une certaine consolation triste et tendre que le poète s'adresse à lui-même « Sois sage ô ma douleur ». Comment cela est-il devenu parfois possible ?

Pour Starobinski, cette consolation paraît être liée à l'évocation de la figure penchée. Fût-elle, cette évocation, particulièrement cruelle. Puisque, pour Starobinski, le modèle premier de cette figure penchée pourrait bien être la mère vieillie au miroir ; si vieillie au miroir que la voir pourrait offenser la lune.

Mais cette figure penchée ramène Baudelaire au temps d'avant « les miroirs reflexifs d'avant la mélancolie », temps où l'évocation de la mère toute à son enfant après la mort du père devient possible, et disparaît le tourment sous l'œil

« du soleil ruisselant et superbe » que Starobinski interprète comme l'œil du père ; ce qui permettrait une sorte de traversée partielle de la mélancolie – même si la « mort des amants » lie le flamboiement de l'amour à la mort.

Ce texte aborde la mélancolie telle que la disent les poèmes de Baudelaire. Starobinski centre son étude, celle de la mélancolie, autrement dit la douleur d'exister, sur les jeux de miroirs internes au poète et qui ne peuvent que refléter une autodestructivité sans trêve. Mais le poème lui-même par l'usage de l'allégorie devient à son tour un miroir différent qui va pouvoir mobiliser la pensée, la mémoire du poète, et lui permettre de s'éloigner parfois de cette haine de soi-même et de cette infinie cruauté, et de cerner quelque peu la catastrophe primordiale, la désespérance d'une privation toujours refusée de parvenir à une certaine consolation que le poète se donne à lui-même « sois sage ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille » au lieu de dévorer éternellement. « Je suis de mon cœur le vampire – un de ces grands abandonnés ».

Le poème dit, alors, le destin, et n'en est pas marqué indélébilement, comme si les poèmes, devenus eux-mêmes miroirs, pouvaient restituer un peu au « sujet poétique » ce qui dans le miroir premier avait été absent.